

Chapitre 1

Contact !

Ma prise de contact avec la Syrie, voilà vingt-cinq ans, s'était faite sous de mauvais auspices. Elle fut presque traumatisante.

Quinze jours plutôt, j'étais en Algérie, à Constantine rebaptisée Skikda, du moins pour son port où se trouvait le chantier où je devais m'initier à mon nouveau métier d'ingénieur matériel qui m'était offert pour trois ans en Syrie. Ici, le chantier lanternait, il y régnait une ambiance pesante d'animosité entre les ouvriers et les expatriés. La France n'était pas alors en odeur de sainteté à la télévision algérienne, et je me faisais cracher sur les pieds en ville.

Le seul événement heureux de ce séjour de trois semaines, avait été une escapade avec une fière targuie à un joli petit village de cure dans la montagne proche. Elle m'avait dragué à mon hôtel. J'étais alors pieux et défenseur de la veuve et de l'orphelin. Aussi avais-je éludé sa proposition et l'avais échangée contre une ballade à ce village en sa compagnie et celle de sa fillette d'une dizaine d'années. Ce fut pour tous les trois un ravissement.

A l'aéroport de Damas, je débarquais d'un Boeing de la Syrian Air après un voyage sans histoire, au milieu d'une foule bigarrée, mi-orientale, mi-occidentale. En pleine forme pour les orientaux, éreintés pour nous occidentaux

qui sortions de cinq heures d'avion et deux d'embarquement à Orly.

Une pancarte à mon nom, brandie au-dessus du moutonnement des cheikhs, keffiehs, voiles, rares chapeaux ou têtes nues, me mena avec mon chariot jusqu'à un gigantesque barbu au crâne rasé qui sans un mot me conduisit à un break 504 poussiéreux. Il me laissa charger seul mes bagages, ouvrir la portière arrière et m'écrouler sur le siège avachi de sa voiture surchauffée et s'élança dans la nuit en oubliant d'allumer ses phares.

Là sont les bribes de souvenir de mon atterrissage en Syrie.

Mon contact avec Damas, de nuit et en route non-stop pour Homs, fut exclusivement phonique et olfactif. Aveuglé par les phares des voitures nous environnant, je n'y vis ni bâtiment, ni monument. Quant aux sons, un incessant hululement des stridentes sirènes des ambulances sillonnant une ville soumise à une effroyable épidémie de choléra. Pour les odeurs, pas de mystère, je m'offrais les faubourgs de Damas à l'heure du ramassage des ordures...

Le chef de chantier, avec lequel je coopérerais, ne faisait pas dans la dentelle. Le manque de chaleur de l'accueil au guest house de Homs augurait de notre relation. J'y fus purement et simplement débarqué à trois heures du matin dans une chambre, de transit, rouge sang de boeuf. Et mon deuxième contact avec la gent du chantier se fit quand je butais, les yeux bouffis de sommeil, dans la menue cuisinière sur le pas de sa porte. Personne ne m'avait réveillé et tout le monde était déjà au chantier. Bien sûr, mon hôtesse ne parlait pas le français, et mon sabir oranais ne ressemblait en rien à l'arabe. Nous échangeâmes de grands sourires, tandis que je m'abreuvais de

thé et me restaurais d'œufs durs et de ce pain plat et sans saveur commun à toute table arabe.

Pas de quoi jubiler. Je regagnais tristement ma chambre pour prendre ma trousse de toilette, puis visiter les lieux à la recherche d'un coin toilette. Au seul rez-de-chaussée, je trouvais deux immenses salles de bain assorties de W.C à la turque et à l'anglaise. Je découvris en sus, deux salons, une salle de billard, une salle à manger et constatais que ma chambre de transit faisait partie d'un lot de huit, intercalées entre les deux salles de bain.

Le guest était un palais !

J'appris plus tard qu'il était effectivement un palais, saisi à une sommité locale, gracieusement relogée en prison par le gouvernement.

A douze heures trente, mes collègues de chantier arrivèrent pour une demi-heure, ils s'empressèrent de m'en aviser pour éviter toutes effusions ou jérémiades.

Nous passâmes à table : crudités, poulet, frites, pain fruits et eau à volonté. Pas de café, nous l'aurions sur le chantier. Je fus pris en surcharge dans une 2 CV occupée à l'avant par deux loustics qui se révélèrent être mes collègues les plus proches, et deux mois plus tard, mes meilleurs amis. Mais sur le moment plutôt bougons et réfrigérants.

Regardant derrière moi, je découvris que le guest disposait de deux étages et une terrasse, et était ceinturé d'un modeste mais verdoyant jardin.

Quant à la route du chantier : quinze kilomètres de désolation sitôt sorti des faubourgs de Homs, dont nous étions proches. A mi route un village aux maisons de pisé et grouillant d'enfants, et partout des ânes morts, les pattes en l'air. Une épidémie venait de les frapper et ils pourrissaient là puisque ne dérangeant personne.

L'entrée du chantier, passée la traditionnelle cahute où sommeillait une garde farouche, mi-civile avec papier, crayon et djellaba, mi-militaire avec matraque, fusil et godillots, ne reconfortait guère. Vue sur une lointaine et fumante usine, dépôt de caisses sur la gauche, bouillant lui d'activité, en face les bureaux et à droite le chantier : somnolent, désordre et clairsemé.

Un seul bâtiment était érigé sitôt l'entrée, immense, couvrant près d'un hectare. Ce fut mon fief, en attendant de devenir le stockage de l'engrais, objet de cette usine.

Le contact avec le taciturne et spartiate chef de chantier fut à l'avenant. Présentation protocolaire à son adjoint, un vieux briscard matois qui arrondissait sa retraite. Puis l'on m'envoya faire connaissance avec mon équipe et ma secrétaire sous le grand hangar, où des bureaux m'avaient été installés.

Entre temps, l'équipe et ma secrétaire avaient débauché, nos horaires ne coïncidant pas. Je découvris seul mes bureaux, j'eus le temps, la Direction m'y oubli...

Récupéré trop tardivement pour dîner par le géant barbu du début, je gagnais directement la chambre rouge sang de boeuf du guest house.

Si je vous ai décrit par le menu mon arrivée en Syrie, voilà vingt-cinq ans, c'est pour vous montrer combien nous savions, occidentaux pragmatiques, gâcher une introduction.

Voilà maintenant ma dernière arrivée, il y a un mois.

Cette fois encore, je pris mon avion à Orly, avec Léa notre petite chatte naine, à son premier voyage.

Dés les bureaux du desk Syrian Air, je fus en Syrie. Les enfants, à l'embarquement, firent la fête à Léa, discrètement surveillés par leurs parents attentifs au moindre impair. Le commandant de bord, bon enfant dispensa ma demi portion de chatte de voyager en soute.

A l'accoutumée, le Boeing de la Syrian n'était accolé à aucun accordéon d'Orly, mais loin en bout de pistes, et les bagages à son pied que chacun doit identifier. Pensez ! Un avion terroriste, cache de l'Intifada, de ce pays honni qu'est la Syrie en butte à mille préjugés ! Encore bien, qu'on l'accepte sur les terrains européens !

Nous gagnâmes en bus l'objet du délit. Avant j'achetais, sous douane, les parfums de ma jeune femme, le Nintendo pour la dernière édition des Pokemons de Charles, notre fils. Tous deux m'avaient précédé d'un mois et m'attendraient à l'arrivée. Pour la famille de ma femme, là-bas, le plein avait été fait par elle, un an durant, et le reliquat de son bric-à-brac était dans ma valise, avec en sus six rosettes, une par famille. Nous étions entre chrétiens.

Ma valise repérée, je franchis, sans encombres avec Léa, la passerelle de notre avion aux couleurs : noir, blanc et rouge de la S.A.R. Accueillis par le chef de bord et ses hôtesses, nous fûmes logés à l'arrière du Boeing, du fait de Léa. Les orientaux ne sont pas friands de nos pets, hormis leurs enfants ; le Koran ne les déclarent pas impurs, mais ne leur recommande pas d'approcher les tapis de prières.

En outre, le niveau de vie, de la majeure partie de ces pays, n'autorise ni les croquettes pour chien, ni la litière pour chat. De quoi réfléchir !

Le Boeing n'a pas fait le plein, il reste bien trente places à l'arrière, bientôt occupées par les fans de Léa qui convainquirent leurs parents de s'en rapprocher.

Le voyage s'effectua avec cette bonhomie propre au Proche-Orient, coupé de conversations en français ou en anglais avec les parents de mes jeunes amis qui eux partagèrent le siège laissé vacant près de Léa.

J'arrosais le repas du bord d'un petit bordeaux. Sur ses vols pour la France, la Syrian Air n'essaie pas ses vins par trop sucrés. Je soupçonne la Syrie d'avoir fait appel à des taste-vin allemands pour leur production vinicole par ailleurs bien élevée. Qu'importe, chez eux, je bois l'arak, leur boisson, commune à tout le pourtour méditerranéen, seul change le nom, l'anis reste.

Arrivée à Damas, nous débarquons à l'aérogare dûment par accordéon et en quelques pas, à 30°C cléments, arrivons au contrôle de police, rapide pour ce qui me concerne ; nous étions peu d'étrangers.

Chariot à bagages tout neuf pour dix livres syriennes ou un dollar (ce n'est pas le change, mais ils n'ont pas la monnaie ; en vérité, un dollar est prohibitif pour leurs ressortissants, près de 50 L.S)

J'ai à peine acquis mon chariot et récupéré ma valise, très vite arrivée au tapis, que mon petit garçon me bondit dans les bras. Sa maman est à la porte de la sortie verte avec sa tante, ses deux sœurs, et six de mes neveux et nièces. Ils ne sont venus qu'à onze, faute de plus de places dans le minibus loué pour mon arrivée.

Je détaille les enfants que je n'ai pas vus depuis deux ans, et déclame leur nom sous leurs applaudissements. Les deux plus grands, déjà jeunes hommes, me débarrassent de mon chariot qu'ils déchargent dans le minibus, puis viennent nous retrouver. Entre temps, j'ai longuement embrassé ma femme, sa tante et mes belles-sœurs. Nous nous installons sur des sièges près de la sortie pour déguster le café qu'elles ont amené dans un Thermos.

Je prends des nouvelles de mes beaux-frères, retenus à Homs, par leur travail, ils ont délégué leurs femmes. Qu'on me parle de la farouche jalousie prétendument arabe !

Terminée la dégustation du café, à laquelle nous avons convié Ahmed, conducteur et propriétaire du microbus, nous nous engouffrons dans son ASIA, confortable van aménagé en minibus, nouveau sur le marché. Mes deux débardeurs à bagages, assis devant, investissent le radio-cassette avant même le démarrage. Ce sera une succession de tubes locaux à forte consonance occidentale, mais en arabe. La fête commence, car le voyage doit être une fête.

Une des belles-sœurs sort les victuailles, tandis que l'autre endort son enfant, benjamine de l'expédition. La tante épluche les fruits, tandis que ma femme se serre contre moi, me commente les cassettes, traduit les plaisanteries de sa sœur aînée, s'inquiète des nouvelles de la maison et des voisins.

Je nage dans un tourbillon de bonne humeur, de gentillesse et m'y laisse bercer.

Je ne prends conscience ni de la rentrée dans les faubourgs de Damas, ni de notre entrée sur l'autoroute. Nous roulerons ainsi pendant une heure et demi, avant de faire halte dans un restoroute pour un arrêt pipi. Là nous achetons des pâtisseries pour fêter mon retour. Nous arrêtons notre choix sur des alaouis, sucreries mi-pâte, mi-

loukoum, toujours appréciées. Nous en achèterons quatre kilos, nombre de visites de bienvenue sont prévues.

Je m'intéresse à la route maintenant que nous approchons de Homs, mais ne la reconnais pas. Nous avons passé Nabek et je pense à mon ami moine perdu avec ses ouailles dans le couvent de Marmoussa, heureux dans son djebel. Puis ce sont les Champs Elysées du village suivant, débauches d'illuminations et accès inutiles au fief d'un proche du défunt Président.

Par contre, je ne distingue pas la torchère de la raffinerie qui m'annonçait l'arrivée à Homs. Je m'en étonne, Ahmed me fait traduire qu'une campagne de dépollution l'a capuchonnée. De même les usines d'engrais ont été démantelées et reconstruites dans le désert loin de toute agglomération.

Tout notre travail, là où il aurait dû être ! Quel aurait été mon destin si je n'avais pas connu Homs voilà vingt-cinq ans, mais le désert de Der Azor ?

Nous atteignons Homs qui n'a pas changé. Passons le premier rond-point et ses colonnes ramenées de Palmyre, l'hôtel "Homs Kébir" le dernier des hôtels continentaux édifié, pas trop fastueux. Puis c'est le rond-point du Président qui nous salue de son au-delà, et nous rentrons dans le quartier chrétien où j'ai acheté un petit trois pièces en soubassement pour tranquilliser mon beau-père qui souhaitait voir sa fille logée, au cas où ! – Il faut dire que je rends les fameux vingt-cinq ans de Syrie à mon épouse, que je n'aurais pas pu épouser à l'époque, car elle avait tout juste quinze ans –

Le minibus s'arrête devant la courette desservant notre immeuble. Il est trois heures du matin, comme jadis. Un modeste appartement agréablement aménagé à nos précédents voyages nous accueille sitôt après les embrassades.

Ahmed déposera chacun à sa porte, nous avons été les premiers servis.

Je sors mon porte-monnaie où sitôt quittée la maison de Lavoûte, j'avais permuté mes clefs. Et après que mon épouse m'ait ouvert la porte de fer forgé d'accès à l'immeuble, j'ouvre moi-même celle de la maison...

Nous sommes chez nous, je suis chez moi ici. Et même si je n'en parle pas la langue, je me suis fait comprendre dans ce pays par le langage du cœur.

Chapitre 2

En garde !

La Syrie pays de tous les risques.

Baliverne ! Dés mon premier pas dans ce pays, je sus qu'à part la route, nul danger ne m'y attendait.

Primo, comme dans tout l'Orient, l'hospitalité est un devoir sacré. Toutes les formules de politesse y font référence, tout le rituel de l'accueil y est consacré.

Dans une obscure échoppe, dans tout bureau privé (les bureaux publics n'ont pas d'argent à y consacrer) à n'importe quel domicile, sous la tente du bédouin riche ou démuni, vous n'échapperez pas à

L'haouan el salam

assorti de sa tasse de café.

Secundo, les Syriens sont naturellement aimables et courtois. L'enseignement de la politesse est scrupuleusement poursuivi de la maison à l'école et répond à un protocole compliqué, entrelacé dans les liens familiaux, les arbitrages des cadis. Les manquements y sont sévèrement sanctionnés car susceptibles de générer des brouilles irréductibles.

Dans votre situation d'hôte, vous êtes servi par priorité, moins volé qu'un ressortissant vivant en occident, en vacances ou de retour au pays. Ma femme est victime de cet